

Laurent Quinton

**Les dirigés face au changement**

Commande d'Action Culture Entreprise (Rennes)

Cette pièce est un état de la réflexion sur la manière dont aujourd'hui la lutte sociale et morale est possible vis-à-vis de l'économie de marché.

L'idée est que, de toutes façons, nous en sommes à devoir repenser entièrement les modalités de la lutte. Il faut réfléchir, il faut se réinventer des mots, une pensée et un imaginaire. Du coup, ce qui est proposé ici, ce ne sont que des pistes, des brouillons, qu'il faudrait expérimenter pour voir si ça marche, si c'est utile et intéressant.

On essaie et puis on voit.

A., B., C., D., E., F.

*Les personnages peuvent être joués par des hommes ou des femmes, ça n'a pas d'importance. On peut y voir un fonctionnement sexué, si on veut, mais ça n'a pas été écrit pour ça.*

*À la place de ces lettres qui désignent les personnages, on peut mettre les noms que l'on veut. Nos prénoms, si on veut, par exemple.*

1.

A. — L'autre jour, j'ai lu un texte de Jean Baudrillard, tu sais, Jean Baudrillard.

B. — Mais il est mort, Jean Baudrillard.

A. — Oui mais le texte, c'était avant sa mort.

B. — Ah bon.

A. — C'était en 2005. Il pose torse nu pour le magazine *Le monde 2*, avec un appareil photo. On lui voit les poils du torse, il est déjà vieux, ses tétons sont fatigués.

B. — Il est mort de quoi Baudrillard ?

A. — Cancer sans doute, c'est une maladie de la modernité, ça lui va bien.

B. — Ah bon.

A. — Oui. Les métastases, le développement des cellules sans régulation, tout ça c'est comme le libéralisme économique. C'est notre modernité.

B. — Ah bon.

A. — Oui. Et alors il dit dans une interview, on l'interroge sur l'actualité, sur la constitution européenne...

B. — Il pense quoi, lui, de la constitution européenne ?

A. — Attends, attends...

B. — Il vote oui ou il vote non ?

A. — Attends je te dis, je t'explique. Tu sais avec Baudrillard c'est toujours un peu compliqué. Si j'ai bien compris lui il est pour le oui, mais il pense que ce que dit le non est plus important que ce que dit le oui.

B. — Alors c'est oui ou c'est non ?

A. — Bah c'est oui, mais avec le non. Le non est plus important que le oui, mais le oui est plus évident.

B. — Ah.

A. — Mais c'est pas là le plus intéressant ; le plus intéressant, c'est quand il parle de Patrick Lelay.

B. — Ah bon.

A. — Il rapporte ce qu'on a tous entendu : Patrick Lelay qui parle du temps de cerveau rendu disponible par les émissions de télé pour la publicité.

B. — Ah oui je me souviens ! J'avais été choqué aussi ! Comment on peut dire des choses comme ça ? C'est une honte, j'avais envie de lui faire rentrer toutes ses pubs de merde dans son gros trou du cul, et voir quelle place de disponible il restait après.

A. — Attends, attends, je te dis...

B. — Tu ne trouves pas ça honteux, toi ? Ça ne te choque pas ?

A. — Mais si, si bien sûr que ça me choque. Mais attends, je te dis l'analyse de Jean Baudrillard sur ça. Alors Baudrillard dit qu'avec cette parole de Patrick Lelay...

B. — Tu ne trouves pas ça honteux, toi alors ? Ça ne te choque pas, alors ?

A. — Mais si bordel ! Je te dis que ça me choque ! Ça me choque autant que toi, mais laisse-moi t'expliquer, nom de Dieu, à la fin !

B. — OK, c'est bon, j'ai compris. J'ai bien compris que ça te choque. Alors on est d'accord, en fait. Parce que c'est hyper-choquant, ce que dit Lelay.

*(A. ouvre la bouche puis la referme.)*

B. — On est d'accord. On est d'accord que c'est choquant. Maintenant on peut avancer ensemble et aller lui casser la gueule à Lelay.

*(A. ouvre la bouche. Ferme la bouche.)*

B. — Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

## 2.

C. — « Il y a beaucoup de façons de parler de la télévision. Mais dans une perspective "business", soyons réaliste : à la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit [...].

Or pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible [...].

Rien n'est plus difficile que d'obtenir cette disponibilité. C'est là que se trouve le changement permanent. Il faut chercher en permanence les programmes qui marchent, suivre les modes, surfer sur les tendances, dans un contexte où l'information s'accélère, se multiplie et se banalise. »

Patrick Lelay, interrogé dans *Les dirigeants face au changement*, Éditions du Huitième Jour, 2004.

## 3.

A. *(regarde autour de lui et s'assure qu'il est tout seul.)* — Pour Baudrillard, la parole de Patrick Lelay crée une petite révolution dans l'histoire des luttes sociales en France. Jusqu'alors, les dominants prenaient le soin de dissimuler leurs actions les plus néfastes derrière un voile d'hypocrisie ou de mensonge. Lorsqu'ils faisaient quelque chose qu'ils savaient être moralement ou socialement condamnable, ils ne l'avouaient pas. Il y avait une sorte de culpabilité qui les obligeait à l'hypocrisie. Ce qu'a inauguré Lelay, c'est exactement le contraire : la déculpabilisation. Ce qu'on appelle ces jours-ci : la droite décomplexée. Et...

*(A. entend un bruit. Il se retourne. Rien. Reprend.)*

A. — Et, selon Baudrillard, ce changement qui a l'air psychologique au premier abord, est en fait stratégique. C'est une stratégie, perverse, des dominants pour contrer la critique sociale et morale.

*(B. s'approche doucement de A., sans que A. l'entende.)*

A. — Parce que ce qui change aussi en fait, c'est le rôle de la critique sociale et morale. Jusqu'alors, cette critique se faisait fort de débusquer les actions maléfiques des dominants. La critique sociale et morale, de gauche surtout, jouait un rôle de dévoilement de la vérité du capitalisme et de son oppression. Elle disait...

*(A. s'aperçoit de la présence de B. derrière lui.)*

A. — Ah non ! Tu dégages !

B. — Mais...

A. — Tu dégages, je te dis !

B. — Je suis juste là pour écouter.

A. — Non non, tu es là pour m'interrompre, et pour me donner ton avis. Tu ne me laisses pas parler !

B. — Je ne t'interromprai pas, promis. Je veux juste entendre ce que dit Baudrillard. S'il te plaît...

A. *(se calme. Silence. Puis :)* — On n'est pas d'accord, entendu ? Je ne veux pas que tu me dises qu'on est d'accord ! Moi je te dis qu'on n'est pas d'accord. Tu comprends ?

B. — Oui. Alors, je suis d'accord qu'on n'est pas d'accord. Vas-y, je me mets dans un coin et tu parles.

A. — Bon. *(Silence. Puis reprend.)* Jusqu'alors, la critique sociale et morale pouvait, en gros, soulever les lièvres du capitalisme. Elle pouvait condamner, moralement et socialement, le capitalisme en culpabilisant les dominants. Elle le foutait à poil devant l'opinion publique et les montrait du doigt. Elle tendait son long index effilé vers les gars du Comité des Forges et après, on pouvait leur jeter des cailloux ou des tomates pourries.

*(A. se retourne vers B. qui peut avoir montré pendant cette réplique des signes d'ennui ou de divertissement. Mais au moment où A. se retourne, B. arrête ses gestes.)*

A. — Mais là, ce qui change, c'est qu'il n'y a plus rien à dévoiler, puisque le dominant lui-même soulève le voile de l'hypocrisie. Du coup, la critique morale et sociale est bien emmerdée : son ennemi vient de lui retirer son pouvoir de *révélation* de la vérité.

B. — Mais, euh...

A. — Hmm ?

B. — Enfin, tu sais, les gens... les gens comme moi... ils sont choqués, malgré tout, par le capitalisme.

A. — Ah oui bien sûr. L'opinion publique peut encore se déchaîner. Mais la critique est désamorcée, parce qu'elle n'a plus sa puissance de révélation.

B. — Ah bon.

Ah. — Mais oui ! La critique en est réduite à dire la même chose que l'opinion publique, à bégayer avec l'opinion publique, à dire mollement avec l'opinion publique : « Dites donc, ce n'est pas très correct ce que vous nous dites là, M. Lelay. Vous n'avez pas à nous considérer simplement comme des machines à

consommer. » Alors la critique sociale et morale n'a plus de discours spécifique. Elle ne fait plus office de guide ou d'avant-garde du peuple et de la nation. Elle ne peut plus veiller sur la morale et le social.

#### 4.

D. — Bonjour messieurs les fonctionnaires de police.

E. et F. — Bonjour monsieur. Que pouvons-nous faire pour vous ?

D. — Eh bien voilà. Je viens de tuer ma voisine à coups de croc de boucher, il y a maintenant une heure de cela.

E. et F. — Ah bon.

D. — Oui. Et je tenais à vous en tenir informés.

E. et F. — Très bien. C'est très aimable à vous.

D. — Je tiens le cadavre à votre disposition. Je l'ai mis dans un grand sac plastique, dans le coffre de ma voiture, qui est garée juste en bas.

E. et F. — Bien.

D. — Et je vous apporte aussi ma confession, en trois exemplaires paraphés, et mon journal intime que je tiens depuis quinze ans et qui développe toutes les motivations de mon geste meurtrier et répugnant, car cette grosse salope de voisine m'a pourri la vie pendant quinze ans, avec les branches de ses acacias qui dépassaient sur mon terrain.

E. et F. — Très bien.

D. — Et, ah oui, aussi, voici le croc de boucher en question, avec mes empreintes bien visibles dessus. Voilà. Je crois que je n'ai rien oublié...

E. et F. — Merci monsieur. Nous allons examiner tout cela avec attention. À présent, si vous voulez bien nous suivre par ici.

D. — Mais bien sûr, messieurs. J'entre dans cette cellule sombre et malodorante ?

E. et F. — Allez-y monsieur, nous refermerons derrière vous.

#### 5.

B. — Sauf que...

A. — Oui ?

B. — Sauf que le crime de Lelay, s'il est moral et social, est parfaitement légal, contrairement au meurtre de la salope de voisine. Et c'est bien là le problème.

A. — Oui bien sûr. C'est la limite de la comparaison. Mais ce qui est troublant, dans la stratégie de l'aveu, c'est qu'il n'y a plus qu'à constater, et plus à contester. Ça nous rend proprement désarmés et impuissants. Il ne nous reste plus rien à dire que : « Bah oui, c'est mal ce que vous avez fait. »

B. — Tu veux dire que nos critiques ne servent plus à rien ?

A. — Pas tout à fait. Elles sont encore vraies, bien sûr, mais elles n'ont plus d'effet. Et ça reste toujours pire de fermer sa gueule que de l'ouvrir.

B. — Ça c'est sûr ! Regarde, nous, on n'arrête pas de l'ouvrir... (B. donne une grande claque dans le dos de A.) Et c'est mieux, quand même, hein ?

(A. ne répond pas.)

B. — C'est mieux quand même, non ?

A. — Si, si. Ce serait pire, sans nos grandes gueules. (A. et B. rient ou sourient.) Et puis, il y a un autre danger, dans la confusion entre la critique sociale, et le sentiment de l'opinion publique. C'est que, du coup, notre pensée critique est ravalée au stade des lieux communs. On n'est plus que dans le camp des opposants, magma informe où cohabitent tout et n'importe quoi. Alors, on est classifiés : nous sommes le camp des perpétuels mécontents, des aigris, des jaloux, des perdants. Voilà, ça glisse comme ça.

B. — Comme ça ?

A. — Oui, comme ça. (A. fait un geste.)

B. — Ah bon.

A. — C'est pervers, quoi. C'est un pervers, Lelay. Comme Sarkozy. Cliniquement, je veux dire. Mais c'est parce que le système capitaliste lui-même est pervers.

B. — Alors, il faut qu'on leur oppose notre bonne et saine logique critique ! Nous, on n'est pas des pervers ! On est attachés à des valeurs, des combats ! On est lucides et dignes ! On va leur rentrer dans leur lard glissant et pervers !

A. — Oui mais non en fait.

B. — Ah bon.

A. — Mais on ne peut pas ! On n'a plus comme avant la vérité de notre côté. Les dominants ont remplacé le combat entre le vrai et le faux par un vulgaire conflit d'intérêts ou de visions du monde. Maintenant, on est obligés de négocier pour tout. C'est complètement con ! Il y a pourtant des choses qu'on ne devrait pas négocier, non ? L'humain, la vie, le bonheur, ça se négocie, ça ?

B. — Mais ils sont les plus forts, souvent. Même si...

A. — Oui. Ou ils nous le font croire. C'est ça la perversion.

B. — C'est déprimant.

A. — Oui. C'est d'ailleurs peut-être la seule vérité qu'il reste aujourd'hui : c'est la déglingue de la critique sociale et morale. Alors il faut la repenser, c'est sûr.

(Silence. A. et B. ont l'air songeur.)

B. — Alors on y va ? On se lance ?

A. — Oui.

B. — Mais on fait comment ? Tu sais ce qu'il faut faire, toi ?

(A. secoue la tête.)

**POUR TOUTE UTILISATION, PARTIELLE OU COMPLÈTE, DE CE TEXTE, PRIÈRE DE BIEN VOULOIR PRENDRE CONTACT AVEC :**

**Lumière d'août** | compagnie théâtrale/collectif d'auteurs  
81, rue de l'Alma  
35 000 Rennes  
02 99 79 32 91 / 06 78 52 33 86  
lumiere\_daout@yahoo.fr  
**[www.lumieredaout.net](http://www.lumieredaout.net)**